

## *Harris the Terrorist*

Jean Forest

Number 93, Spring 2002

Mon coup de coeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14558ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forest, J. (2002). *Harris the Terrorist*. *Moebius*, (93), 39–50.

JEAN FOREST

*Harris the Terrorist*

*für Gretchen*

*To my good friend  
Sir Harris the Terrorist*

*and his old pal  
Sir Winston.*

*With endless love.*

Satan

À Dresde cette année-là, la Saint-Valentin aurait dû apporter son lot de sacs postaux remplis de nostalgie, les hommes de Dresde étant tous « quelque part sur le front ». Un front qui rapetissait à vrai dire comme une peau de chagrin, l'armée russe ayant déjà fait fuir des millions de Silésiens devant les divisions blindées du petit père des peuples, mon fidèle camarade Staline. Ce progrès la mettait à quelques dizaines de kilomètres seulement de *la Florence de l'Elbe*, comme on disait alors pour évoquer la splendeur baroque de ce pur joyau, fruit d'un millénaire de soins jaloux, enfant magnifique de tous ceux qui avaient eu à cœur de l'embellir d'un excès de beauté qui me rendait d'ailleurs furieux.

Il me fallait faire vite, avant qu'il ne fût trop tard. Dresde n'allait tout de même pas me faire l'affront de survivre à la guerre, plus délectable que jamais en plus! Cela ne pouvait être! Après tout, n'avais-je pas travaillé d'arrache-pied pour amener les hommes à découvrir les délicieux secrets des explosifs, perfectionnés passionnément de guerre en guerre?

Je pris les grands moyens.

Les gens ont pensé bien à tort que j'avais réservé le plus beau pour la fin, quand éclatèrent les inoubliables feux d'artifice d'Hiroshima et de Nagasaki.

Bien à tort.

À Cologne n'avais-je pas été bien plus subtil? Pourquoi faut-il que l'on taise ce chef-d'œuvre de pure méchanceté? Une cité figolée depuis une dizaine de siècles par des dizaines de milliers d'artisans, et impossible à faire resurgir de ses cendres, évidemment. Comment ressusciter les tailleurs de pierre, les sculpteurs, les ébénistes et les verriers des siècles passés? Cologne la Magnifique disparut en quelques minutes sous les grappes de bombes incendiaires larguées par un millier de bombardiers anglais.

Au début de ces attaques nocturnes, de pure terreur bien sûr, on crut à une malheureuse erreur de la part du *Bomber Command*, en somme que les vieilles villes étaient atteintes par mégarde. On voulut croire que l'on avait certainement visé – quoique hélas avec une regrettable maladresse – les installations militaires autour des villes et non les hôpitaux, les écoles, les rues médiévales lovées autour des vieilles cathédrales, les maisons à pans de bois sculptés que le temps avait su patiemment patiner.

Quelle idée! Il suffisait pourtant de vérifier la netteté du tracé circulaire des zones incendiées pour comprendre qu'on les avait circonscrites avec haine, bref qu'on visait non les soldats qui font la guerre à contrecœur au front, mais les femmes et les enfants qui la subissent la mort dans l'âme dans les cités impuissantes à se défendre parce qu'incapables de fuir les vols de bombardiers aux panses emplies de feu.

En quelques minutes à Cologne, le travail amoureux d'un millénaire fut anéanti par le plus beau des brasiers, bien plus savoureux que tout ce que put déclencher Louvois quand Louis XIV l'envoya détruire les merveilles riveraines du Rhin avec les pauvres moyens de son époque.

Je sais, je sais qu'il fit ce qu'il put et qu'il en reste tout de même quelque chose. Vous connaissez Heidelberg? Peut-être avez-vous visité les ruines de son château? Pas mal, non?

Et puis Francfort! Seule ville d'Europe à posséder de si dangereux gratte-ciel, d'anonymes immeubles de verre,

un gigantesque aéroport, laid et tout. Mais savez-vous qu'au moyen âge convergeaient vers elle de lourdes caravanes venues de tous les points cardinaux, gorgées du lent labeur des hommes besogneux? Francfort aux foires insupportables, abominables, dégoulinantes de beauté ingénieuse! Dieu sait pour cette raison que j'y boutai maintes fois la peste et que j'y allumai les bûchers où l'on rôtit les juifs, les hérétiques et les sorcières, celles-là mes amies d'élection, du moins le crurent-ils, oh les pauvres jobards de l'Inquisition!

Il faut voir les photos épinglées sur les murs de l'Enfer, les unes prises juste avant, les autres juste après que j'y eus déchaîné l'apocalypse dans la Nuit, quand les enfants dorment et rêvent de caramel fondant. Entre les unes et les autres, quelques secondes seulement, mais d'horreur, dans le Noir, ma couleur favorite. Le soir les bouts de choux allèrent au lit dans un décor, avouons-le, insupportable de finesse, médiéval, certains diraient poignant. Les quelques malheureux qui eurent la male chance de se réveiller contemplèrent au contraire une désolation jamais encore entrevue par l'œil humain, pas même celle de Lisbonne détruite par son tremblement de terre, de la petite bière en comparaison, mes bons amis, je vous assure, il faut me croire, je suis Satan, je sais ce que je dis!

Mais tout cela me parut quelque peu, disons... artisanal, manquer en somme de rigueur scientifique. Car enfin s'il est techniquement possible de tout dévorer, pourquoi au nom du Dieu se contenter comme Lazare de grignoter un petit morceau du festin?

Cahin-caha vint le tour de Hambourg, la ville han-séatique, beau port de mer! Et mes amis anglais n'y allèrent pas de main morte, oh non, bons chiens chassant de race je n'eus pas le moins du monde à les instruire du tour de main approprié. Des milliers de bombardiers rasèrent ainsi Hambourg, nuit après nuit, sept nuits durant. Les Hambourgeois terrés comme des centaines de milliers de rats furent ainsi pris au piège dans les caves des immeubles qui s'écroulaient sur leur tête en les engloutissant. Une énormité, de l'encore jamais vu! J'en pleurais d'émotion!

Le spectacle fut certes grandiose, des cités entières les unes après les autres s'évanouissant dans les flammes de l'Enfer, comme autant de châteaux de cartes! Je pus cependant voir que le temps finalement jouerait contre moi si je ne faisais gronder le feu. Je soufflai donc un petit mot de rien du tout dans l'oreille de Harris, le commandant en chef des bombardiers anglais, qui réagit d'abord comme si cette fois j'avais vraiment exagéré.

— Comment? *Dresde*... Vous voulez rire, messire? Ne sommes-nous pas à quelques semaines à peine de la fin de la guerre? Et puis *Dresde*, *Dresde*... vous n'y pensez pas, chef, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, la Florence du Nord! Pourquoi pas Rome et Paris, pendant que nous y sommes?

— Mais enfin, *my dear Harris*, quand vous ai-je donc affirmé, moi, que j'avais quelque chose là contre?

Mille bombardiers à la fois certes avaient bien jusqu'à répondu sans broncher à mes ordres, leur ventre bedonnant de bombes explosives trompetant dans la nuit la charge des cavaliers d'une autre Apocalypse. Un seul touché, badaboum tout volait en éclats! Ces éclats toutefois ayant leurs limites, un peu à la manière des musiques de chambre, je fus tenté de voir plus grand, d'envisager plutôt la tonitruance du grand orchestre symphonique...

Harris dans ma foulée saisit incontinent l'irrésistible drôlerie de la bombe incendiaire.

Churchill en fut d'ailleurs lui-même fort enchanté, et ce, dès les études préliminaires, comme en témoigne encore cette lettre :

— J'ai demandé si Berlin, et sans aucun doute d'autres grandes villes d'Allemagne orientale, ne devrait pas maintenant être considérée comme un objectif particulièrement séduisant. Je suis heureux que cela soit à l'étude. Prière de me rapporter demain ce qui se fait en ce sens.

Il était temps, on me donnait carte blanche et feu vert, je n'en espérais pas moins.

Il s'agissait d'engloutir Dresde dans une *tempête de feu*, Dresde aux quatre cent mille habitants du temps répugnant de la paix, transformée par mes œuvres en une boursofflure de plus d'un million d'êtres humains, grâce à plus de six cent mille réfugiés rassemblés là sous prétexte

qu'à Dresde, dans cette ville du moins, ils seraient à l'abri de la mort.

J'exultais! Au-delà d'un million d'innocents! Au coude à coude sur quelques kilomètres carrés qui plus est! L'aubaine! Je convainquis mes camarades américains de prendre part à la curée. Il est de si bon ton pour les fonctionnaires de la guerre, après la suspension temporaire des hostilités, d'échanger en trinquant quelques bons souvenirs dans leurs bars fraternels... Je n'eus guère de mal à les convaincre.

Détruire l'abbaye du mont Cassin le 15 février 1944! Détruire la cité de Dresde le 14 février 1945! Vous souviendriez-vous, mes bons amis, de l'époque pas si lointaine où ce cher Wolfe, ayant dressé ses affûts à la pointe de l'île d'Orléans, ouvrit le feu sur les quelques habitations misérables que les Français de Nouvelle-France avaient bâties au pied du cap Diamant? Non? C'est bien dommage. Moi si! Il est vrai que j'ai bonne mémoire.

Il commença par expédier 30 000 petits obus bien ordinaires, question de faire s'effondrer d'abord les toits et d'enterrer les Québécois, avant de dépêcher pour couronner son œuvre une dizaine de milliers de bombes incendiaires. N'étaient-ils pas en guerre, mes copains anglais et français? Intolérables en temps de paix, évidemment, ces bombes qui font s'évanouir les bâtiments des hommes. Mais la guerre, la guerre, ce n'est pas rien, et puis ne faut-il pas que je rigole un peu?

Dresde battraît tous mes records.

Et je choisis, pour préparer la nuit de nos noces diaboliques, la vigile de la Saint-Valentin.

*With love,  
from me,  
to you.*

\*

Dans la nuit du 13 au 14 février 1945, deux vagues successives de 1400 bombardiers anglais reçurent pour mission de détruire le centre historique de Dresde à l'aide

de bombes incendiaires capables de créer une tempête de feu de la force conjointe de dix ouragans ordinaires.

La ville d'art, considérée comme la plus sûre des villes d'Allemagne, et dépourvue du fait même d'installations militaires tout comme de moyens de défense anti-aérienne, servait de point de ralliement à plus d'un demi-million de réfugiés venus de l'Est pour échapper à l'Armée rouge.

Une ville de vieillards, de femmes et d'enfants, tous les hommes de 16 à 65 ans ayant été appelés au front.

À 19 h 57, les avions décollent d'Angleterre.

À 21 h 56, ils arrivent au cœur de la Saxe.

Aussitôt des fusées éclairantes suspendues permettent d'y voir comme en plein jour :

— La cité entière paraissait sereine et paisible, constate un pilote anglais.

Le ciel est vide, pas de chasseurs allemands; le sol est désert, pas de défense antiaérienne.

Rien.

Moi, Satan, j'avais tout prévu, et Harris s'occupa de l'intendance.

À 22 h 13 tombent les premières bombes, elles pèsent de tout leur poids de 4000 ou de 8000 tonnes d'explosifs et pulvérisent les immeubles antiques.

Certains avaient vécu l'espace de dix siècles.

— C'est un beau bombardement, s'exclame, ravi, le bombardier-pilote anglais.

Les bombes incendiaires de 750 tonnes représentent 75 % des lâchers :

— L'objectif est clair, la ville est pratiquement tout entière en flammes.

Les pilotes aperçoivent les ailes de leurs appareils comme en plein jour.

Au sol une mer de feu dévore l'oxygène, on meurt par dizaines de milliers faute d'air à respirer.

Dresde est visible dans un périmètre de 200 kilomètres.

À 22 h 21, au bout de moins de dix minutes, Dresde n'existe plus.

Serait-ce la fin de la terreur?

Mais non...

À 1 h 30 du matin arrive une deuxième vague de bombardiers, l'attaque tout aussi imprévue que la première durera vingt minutes et visera le centre de la ville en flammes, où palpitait le cœur de Dresde à peine quelques heures plus tôt.

L'asphalte, liquéfié, bout, Dresde n'est plus que la marmite du diable. Par centaines de milliers les cadavres y disparaissent dans la soupe de l'Enfer, la plus terrible tuerie que l'humanité ait encore connue. Quasiment toutes les victimes, dans cette ville protégée par la convention de La Haye, sont des civils.

Je dis :

— Que l'on épingle une médaille sur ma poitrine! Du beau boulot, un authentique crime contre l'humanité, incontestablement!

Serait-ce enfin la fin?

Ce serait là bien mal me connaître.

À 12 h 12, apparaissent 1350 *Flying Fortress* et *Liberator* dans ce qui fut le ciel serein de Dresde, Dresde dressée sur son bûcher.

Commence alors le troisième bombardement en quatorze heures.

Pour y mettre un terme en beauté, les chasseurs *Mustang* ratisseront les abords de la ville en mitraillant les civils qui tentent de fuir vers nulle part, fauchant colonne de réfugiés après colonne de réfugiés, pour la virile joie de semer une ultime terreur dans les cœurs.

À 12 h 22 toutes soutes vidées, il leur fallut rentrer, bientôt sonnerait l'heure du thé en Angleterre.

Les Anglais à eux seuls ont largué 650 000 bombes incendiaires sur une superficie de la taille du Vieux-Québec.

Titre de la conférence du ministre de la production aéronautique d'Angleterre : *God Is My Copilot*.

Il n'y eut pas assez de survivants pour enterrer les morts.

Des wagons furent aspirés comme autant de Lego géants dans l'haleine des courants d'air terrifiants engendrés par de monstrueuses différences de température.

Des enfants, arrachés des bras de leur mère, furent projetés dans le feu sous leurs yeux.

Une colonne de fumée haute de cinq kilomètres signalait l'emplacement de Dresde en flammes.

Ne suis-je pas le génie du Mal? Cette année, 13 février, c'est Mardi gras!

Et puis ce n'est pas tout, le Mercredi des Cendres et la Saint-Valentin tombant le même jour et donc le lendemain... Personne ne m'égale et je bats tout le monde à plate couture!

On raconte que le soir du 13, pour oublier la guerre, les enfants costumés s'amusaient dans les rues de Dresde...

— Les fusées blanches des *Lancaster* éclairaient la ville comme en plein jour, et la plupart des gens ignoraient ce que ces lumières signifiaient...

L'alerte ne sera sonnée que lorsqu'il sera trop tard.

Les guirlandes lumineuses du Diable!

N'a-t-il pas dit :

— Laissez venir à moi les petits enfants?

— Je l'emporte sur toi, fils de Dieu!

Les goupillons de mes *Mustang* aspergeront de projectiles les piétons, les camions, les masses prisonnières des berges du fleuve, les foules amassées dans le jardin botanique; les mitrailleuses de mes chevaux sauvages décapiteront à qui mieux mieux les condamnés de Dresde, Dresde qui a été mais n'est plus la jolie *Florence de l'Elbe*.

— Certains quartiers avaient été si endommagés que personne n'en était sorti vivant.

Au centre de Dresde règne une température de 1000 degrés Celsius.

À la gare centrale, 10 000 soldats permissionnaires gisent fauchés par les lames de feu.

Les barreaux de leurs cages ayant fondu, affolés, les carnassiers du jardin zoologique hurlent et rôdent alentour des humains calcinés.

À Berlin, mille fois attaquée, on comptera 16 mètres cubes de décombres par habitant, mais à Dresde, la capitale des rois de Saxe, la ville des théâtres, de la porcelaine et de la musique baroque, 56.

En dix minutes disparaissent 214 000 maisons, 12 ponts, 180 000 tonnes de navires amarrés aux quais, 500 kilomètres d'égouts, 92 kilomètres de fils de tramways.

En dix minutes 185 trams sont réduits en ferraille pendant que se dilatent 1750 trous de bombes dans les rues de la ville.

En dix minutes six kilomètres carrés sont ainsi dévastés, ce n'est pas rien, songez qu'à Londres toutes les années de la guerre n'arriveront à détruire que moins du tiers de cette surface...

Durant des semaines flotte une odeur écœurante sur la cité décomposée.

Des bûchers de 20 mètres carrés au sol sur 3 mètres de hauteur incinèrent les innombrables cadavres que l'on a renoncé à identifier, le temps pressant, et puis ils sont tellement défigurés...

400 000 morts à Dresde, 80 000 à Hiroshima, 35 000 à Nagasaki...

Qui dit mieux?

Ne suis-je pas le plus grand, l'incomparable, Lucifer porte-lumière lui-même?

— Peut-être s'agira-t-il, au cours de la prochaine guerre, de tuer des enfants, des femmes, des civils, et la déesse de la Victoire, épouvantée, couronnera finalement celui qui aura su le faire avec la plus grande ampleur.

Pensé en 1925, signé Churchill.

*Terrorisme?*

Le 28 mars 1945, devant les protestations isolées des quelques idéalistes qui n'ont pas encore compris à quoi rime la guerre, Churchill fera mine de revenir sur sa politique, cinq semaines exactement avant la fin des hostilités, deux semaines avant l'holocauste de Dresde :

— Il me semble que le moment est venu de remettre en question le bombardement des villes allemandes fondé sur la simple intention de répandre la *terreur*, quoique sous d'autres prétextes apparents, actes de *terreur* et de destruction gratuite, quelque impressionnants qu'ils soient.

Chamberlain, premier ministre en 1938, après avoir opté pour la paix, ce qu'on lui reproche toujours de nos jours, soutenait un tout autre avis :

— On ne saurait condamner trop durement l'affirmation selon laquelle essayer de gagner une guerre par des attaques de démoralisation contre la population civile constituerait une politique habile. Une telle façon de faire

constituerait non seulement une odieuse violation de la loi internationale, mais aussi une erreur. Pour ma part, je ne crois pas qu'on puisse gagner une guerre par des attaques contre la population civile.

On savait naturellement que la destruction des 50 plus belles villes d'art d'Allemagne ne permettrait aucunement d'écourter la guerre en cours, qui se serait de toute manière terminée le 6 mai 1945, et donc que ces mutilations irréparables d'une large part du patrimoine européen ne constituaient qu'un crime parmi d'autres contre l'humanité.

Évidemment!

Mais quand comprendra-t-on que la jouissance a son prix?

Et puis que je n'ai pas la jouissance facile, moi, j'en ai tant vu!

Ce que mon ami le *Air Marshall Harris* a d'ailleurs parfaitement saisi, je dois le reconnaître. En l'espace de 14 mois, comme il le précise lui-même dans une lettre datée du 1<sup>er</sup> novembre 1944, ses bombardiers n'ont-ils pas réduit en cendres une longue ribambelle de villes allemandes choisies pour leur beauté et non pour leur valeur stratégique?

Nuremberg, mais il n'en fut pas question au procès qui s'y déroula, non plus que du Goulag d'ailleurs, Hanovre, Brême, Karlsruhe, Fribourg, Darmstadt, Leipzig, Chemnitz, Munich, Koenigsberg, Lübeck, Mannheim, Stuttgart, Hambourg, Düsseldorf, Münster, tant d'autres encore, tant d'adorables autres, disparues à jamais, évanouies dans les tempêtes de feu!

Il va de soi que l'opinion publique n'en apprit jamais rien! Sinclair, un autre copain à moi, ministre de la Défense, prit d'ailleurs l'habitude de mentir comme un aracheur de dents quand on l'interrogeait là-dessus à la Chambre des communes. C'est qu'en effet on apprenait tout de même quelque chose de ces massacres prodigieux, inouïs, via la Suisse et la Suède, pays neutres dont les ressortissants se trouvaient parfois en Allemagne. On nia tout, on poussa les hauts cris coutumiers, on se voila la face. Ce que je m'amusais!

Je n'avais pas grand-chose à craindre de la presse censurée, le silence étant de rigueur parmi les militaires. Le Vietnam était encore loin!

Des 6000 aviateurs qui participèrent à la profanation de la culture occidentale à Dresde, pas un seul ne recula devant pareille horreur. *An order is an order*. Les Allemands disaient d'ailleurs de même : *Befehl ist Befehl*. À Nuremberg, les juges alliés décidèrent que les Allemands avaient eu tort et les Anglais raison.

Il y eut quand même quelqu'un, un pilote, qui refusa de participer à l'attaque contre Fribourg-en-Brisgau, sous le prétexte ridicule qu'il s'y était fait nombre d'amis lors d'un séjour d'études et que ceux-ci vivaient « dans la zone entourant la cathédrale de Fribourg qui devait être le point de mire de l'attaque ». On l'excusa. Il reprit toutefois sans façon son poste dès qu'on l'invita à démolir une autre ville, la situation étant alors toute différente du fait qu'il n'y comptait pas la moindre connaissance.

On justifiait facilement la nécessité de ces massacres gratuits en prétextant la présence d'objectifs militaires de première importance. Comment faire pour prouver leur inexistence? À Dresde toutefois « en réalité il n'y avait pas une seule voie ferrée traversant le secteur délimité; il n'y avait dans ce secteur pas une seule des dix-huit gares de voyageurs et de marchandises de Dresde; le secteur n'englobait pas non plus le pont de chemin de fer Marienbrücke au-dessus de l'Elbe, le plus important ouvrage que l'on pût trouver ».

On ne tint aucun compte des 26 260 prisonniers de guerre qui s'y trouvaient jusque-là bien traités, dont 2207 Américains. Ils furent les témoins de mes œuvres et les racontèrent, je parle de ceux qui ne laissèrent pas leur peau dans le torrent des bombes venues de leur mère patrie, vous l'aurez compris.

Rien ne sera jamais avoué par les autorités, cela va de soi, qui en accusèrent d'autant plus facilement les Allemands des plus grandes atrocités.

— Près de 100 000 aviateurs anglais savaient que les civils étaient visés, mais personne n'en parla au public abusé par la propagande qui le déniait avec énergie comme une injure pour l'intégrité de ses courageux aviateurs.

Les haut gradés mentirent avec aplomb à leurs propres hommes quant aux véritables objectifs des bombardements : à l'heure de la vérité il était bien trop tard, encore que parfois certaines bombes aient été larguées au-dessus de la campagne par mégarde... Cela n'empêcha rien! J'ai toujours été le plus fort, je suis toujours le plus fort et personne ne me résistera jamais!

Le lendemain, le 15 février donc, on attaqua Chemnitz, située à 30 kilomètres. Cette fois les directives furent brutalement transparentes :

— Vous y allez pour attaquer les réfugiés qui y sont rassemblés, particulièrement depuis le raid contre Dresde, la nuit dernière.

— Vos raisons d'aller là, cette nuit, sont d'achever tous les réfugiés qui peuvent avoir échappé de Dresde.

On largua 730 000 bombes incendiaires sur Chemnitz.

*Business was booming! No more recession!*

Un prisonnier de guerre raconte :

— Dresde brûla pendant sept jours et huit nuits.

Les vaincus ont toujours tort.

*La raison du plus fort sera toujours la meilleure.*

L'histoire toujours est écrite par les vainqueurs et Churchill dans ses mémoires passe la destruction de Dresde sous silence.

Le roi d'Angleterre finit par anoblir Harris, qui en devint baronnet.

À Londres, on peut admirer, ou non, c'est selon, la statue en pied que les autorités lui ont élevée.

*Væ victis!*

Et voilà mes amis, jamais encore je n'avais eu, jamais depuis je n'aurai eu de coup de cœur plus mémorable!

*Satan*

---

Toutes les citations sont extraites de l'ouvrage de David Irving, *La destruction de Dresde*, Paris, Laffont, 1964.

Il provoqua une jolie tempête : la vérité choque!

Quand l'auteur voulut publier un second ouvrage, *La destruction des villes allemandes*, il dut faire appel à un éditeur d'Allemagne, aucune maison britannique ne souhaitant s'exposer à la colère des autorités en acceptant de rendre son manuscrit public. *Once was enough*. Ce second livre n'en fut pas moins traduit en français en 1965 et publié à Paris chez France-Empire. (N.d.A)